

La Banque protestante en France de la Révocation de l'Édit de Nantes à la Révolution. Tome II: De la banque aux Finances (1730 à 1794) [Herbert Lüthy]

Autor(en): **Delhorbe, Cécile-René**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **12 (1962)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une étude suggestive s'attache aux droits féodaux, et fournit de précieux renseignements sur leur importance respective et sur leur mode de perception.

A cela s'ajoute la présentation typographique impeccable, nous osons le dire; pour un ouvrage de cette dimension, les erreurs sont vraiment fort rares. Une seule réserve, peut-être: l'auteur a dû, semble-t-il, limiter les proportions de l'index, sans doute pour que son volume restât maniable, au sens concret du terme.

Tous, économistes, démographes et historiens, se réjouiront de cette riche contribution apportée à la collection «Démographie et Sociétés» dont l'essor récent est prometteur.

Vevey

Jean-Pierre Chapuisat

HERBERT LÜTHY, *La Banque protestante en France de la Révocation de l'Edit de Nantes à la Révolution*. Tome II: *De la banque aux Finances (1730 à 1794)*. Paris, S. E. V. P. E. N., 1961. Gr. in-8°, 861 p. (Affaires et gens d'affaires, 19.)

A la fin de ce second volume plus passionnant encore, si possible, que le premier¹, M. Lüthy constate que l'histoire actuelle «va cahotant de la monographie qui manque de grandes vues d'ensemble aux grandes vues d'ensemble... basées sur des matériaux de seconde main»; et il déclare que «soucieux de ne rien affirmer au-delà du fait constaté», il a voulu faire de son livre «un travail de charretier»! Ce qui pourrait le faire accuser d'inconscience de la véritable nature de son ouvrage s'il ne reconnaissait aussitôt que «la thèse ou l'interrogation personnelle de l'ouvrier-historien est insidieusement, mais constamment, présente sous son apparente et très sincère objectivité».

Aussi m'a-t-il paru nécessaire d'apprécier d'une part l'œuvre de l'érudit, dans lequel on se refuse à voir un charretier ou un ouvrier et qu'on appellerait plutôt un bénédictin si ce n'était pas mêler les deux confessions que l'historien de la banque et du négoce protestant au XVIII^e siècle a soigneusement séparées; et d'autre part la thèse, qui est plutôt une contre-thèse, et, partiellement au moins, les nombreuses idées générales lancées par M. Lüthy.

Du point de vue de l'érudition, il me semble impossible de nier que le second volume de *La Banque protestante* est un maître livre qui dépasse de beaucoup, tout en les englobant, tous les travaux publiés sur le sujet jusqu'à ce jour. C'est que, sur la trace d'André Sayous, aux travaux partiels duquel il rend maintes fois hommage, M. Lüthy a rompu avec la déplorable routine des historiens français et suisses qui ont si longtemps jugé suffisantes des recherches purement nationales, les uns uniquement en France, les autres essentiellement en Suisse, alors que le clavier doit se maintenir

¹ Voir le compte rendu paru dans cette revue, 10 (1960), p. 587.

constamment des Cantons et de leurs correspondants d'Allemagne aux ports sur l'Atlantique et la Méditerranée d'où partaient les bateaux « protestants » ; et qu'il ne faut jamais oublier l'arrêt à Genève, ni le contact à garder avec les refuges huguenots de Londres et d'Amsterdam. La patience et le flair de M. Lüthy lui ont fait faire dans les ramifications généalogiques des Genevois, Suisses et huguenots disséminés des découvertes précieuses. Ainsi cet Isaac Panchaud, en qui les Vaudois voyaient justement un compatriote du temps de MM. de Berne, mais qu'il arrivait aux historiens français de qualifier de « Juif » ou de « Genevois », il était enrageant de rencontrer son nom dans toutes les histoires financières du règne de Louis XVI sans connaître sa véritable identité. M. Lüthy lui-même l'ignorait encore lorsqu'il publia en 1953 une première ébauche de son travail actuel². Maintenant il l'a trouvée, ce petit problème n'irritera plus.

Mais Panchaud n'est qu'une unité parmi des identifiés si nombreux que les enquêtes policières pâlisent à côté des résultats obtenus soit par les recherches généalogiques soit par le dépouillement d'actes notariés en séries. Ce sont les papiers les plus secs du monde, nous dit-il. Avec quelque ingratitude, car son sens psychologique, la vivacité de son imagination (Balzac fut clerc de notaire !) y décèlent et en font sentir la sève humaine. Que de circonstances curieuses apparaissent au cours de son récit ! On remarquera l'esprit de solidarité, de fidélité au groupe que révèlent la plupart des mariages ou les nouvelles ascensions après quelques-unes des nombreuses faillites qu'il cite. Par exemple celle de deux des savants genevois les plus réputés de leur temps, le docteur Théodore Tronchin et le naturaliste Charles Bonnet, tous deux fils de faillis. On notera aussi avec un intérêt particulier la répétition en 1780 du mouvement de 1706, qui pousse l'un vers les autres Etat français et banquiers huguenots et « genevois », l'un empruntant pour se maintenir, les autres prêtant pour s'enrichir, jusqu'au double krach final. Bref, sur tout ce qui touche à la banque, aux efforts, échecs et succès de l'activité industrielle et financière en France de nos compatriotes et de leurs collaborateurs, les réfugiés huguenots, l'ouvrage monumental de M. Lüthy satisfait pleinement.

Il en va un peu différemment pour ce qui touche au protestantisme lui-même. C'est sur ce point que portent les parties les plus contestables de sa thèse ou contre-thèse. On apprendrait sans étonnement que, si M. Lüthy a travaillé pendant tant d'années à étudier dans le concret, homme par homme, entreprise par entreprise, la banque protestante en France, c'était pour trouver des arguments, au moins partiels, contre les fameuses théories soutenues par Max Weber dans *Über die protestantische Ethik und den Geist des Kapitalismus*. Il les a trouvés en effet. Il estime que l'on peut fort bien expliquer l'expansion de la banque protestante en France sans recourir à une affinité particulière entre le calvinisme et la ploutocratie. Il suffit

² Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte, Band 11, 1953.

d'après lui de donner toute leur valeur à la conjonction de quelques faits historiques comme la révocation de l'Edit de Nantes, la rigidité du mercantilisme français, le besoin de devises étrangères et d'échanges internationaux que provoquèrent les guerres des Bourbons. Tout ceci est sans réplique. On tiendra pourtant à rappeler à M. Lüthy un autre fait qui n'est pas sans importance: les privilèges consentis aux Suisses par leur allié le Roi Très Chrétien, dont tant de huguenots profitèrent, l'étaient en échange de soldats. Les soldats suisses, dont beaucoup étaient catholiques, se sont battus, entre autres raisons, afin de procurer des avantages à une banque et à un négoce presque entièrement protestants. Ainsi les régiments suisses n'ont pas servi seulement de «savounette à vilains» aux fils des enrichis, ils ont aidé les pères à s'enrichir.

Mais cette omission fort explicable n'est qu'un détail; tandis que la légère déformation que son optique d'historien du négoce et son désir sous-jacent de réviser les théories de Max Weber impriment à l'histoire du protestantisme français, et même suisse et genevois, n'en est pas un.

La déformation apparaît d'abord dans les faits. M. Lüthy cite souvent, avec des éloges mérités, l'ouvrage de l'abbé Dedieu sur l'*Histoire politique des protestants français*³. Alors pourquoi le tableau qu'il trace de l'état du protestantisme en France de 1772 à 1787, année de l'édit de tolérance, diffère-t-il sensiblement de celui que l'abbé Dedieu a basé sur des textes précis? Pour M. Lüthy la tolérance était déjà tellement entrée dans les mœurs que l'édit a paru en quelque sorte anachronique. Pour l'abbé Dedieu, qui le démontre, l'édit, sans satisfaire pleinement les désirs des protestants, choquait vivement toute une fraction de l'opinion catholique, en dehors des milieux d'affaires évidemment. L'abbé Dedieu présente d'importants centres protestants à Bordeaux, en Saintonge, en Béarn, en Poitou, en Normandie. A lire M. Lüthy on croirait qu'il n'y en avait qu'aux Cévennes et dans les capitales du négoce. Il est vrai que ce n'est pas pour une énumération mais pour une opposition qu'il cite ces deux types du protestantisme: l'un, le Cévenol, pauvre, courageux, inébranlablement attaché à la Réforme; l'autre, le banquier ou le commerçant riche, ou cherchant à le devenir, protestant par tradition, mais sans ostentation et toujours prêt à se tourner vers Mammon en public même s'il continue à se tourner vers Dieu dans le particulier. Tableau par antithèse, trop sommaire pour être conforme à la vérité historique...

Certes la vie spirituelle des gens d'affaires, à quelque confession qu'ils appartiennent, n'est pas le plus souvent des plus intenses, et M. Lüthy aurait fort bien pu se dispenser d'en parler. Mais du moment qu'il émet à ce sujet de nombreuses idées personnelles, on les voudrait plus nuancées. Ainsi il constate fort pertinemment le mouvement divergent de groupes genevois et huguenots à Paris et à Genève de 1782 à 1789: quelques-uns,

³ Histoire politique des protestants français, Paris 1925.

des Salsdin et des Tronchin nantis (actions de la Manufacture de Saint-Gobain, charge de fermier général), pour la stabilisation du régime; d'autres courant à une double Révolution avec Clavière et les collaborateurs de Mirabeau. Mais pourquoi y voir un signe que «le calvinisme» mène tantôt à l'oligarchie, tantôt à la démocratie? Alors qu'il est humain, trop humain qu'un homme comblé souhaite le repos politique et un homme d'affaires en voie d'ascension cherche le succès dans le changement.

D'ailleurs, pour mesurer la part de «calvinisme» dans l'activité des banquiers, il s'agirait d'abord de distinguer entre ceux qui n'en ont gardé que l'étiquette et une certaine attitude d'esprit (comme les Genevois enrichis, amis de Voltaire) et ceux chez qui persiste encore une parcelle de christianisme. Vu sous cet angle-là, Necker serait bien intéressant. Mais M. Lüthy, qui a fait du banquier-ministre un portrait où abondent les mots heureux, d'une sévérité presque toujours justifiée, n'aborde pas le sujet de la sincérité de son sentiment religieux.

Il n'aborde pas non plus une question importante, celle des avances faites aux protestants français du XVIII^e siècle par les «philosophes» en guerre contre l'Eglise romaine. C'est pourtant l'une des deux raisons majeures de l'impopularité des banquiers protestants, non seulement alors, mais à des époques que M. Lüthy mentionne dans des généralisations peu prudentes: la monarchie de juillet, la Troisième République. On ne leur reprochait pas seulement leur activité excessive, leur adresse à s'enrichir, leur maintien trop austère, mais d'être, ou de supporter de passer pour être, «les chevaux de renfort de l'irréligion...».

Il est bien certain que M. Lüthy, qui a déjà résolu tant de problèmes, ne pouvait pas aussi venir à bout de celui-là. Peut-être le réserve-t-il à un prochain ouvrage. On le verra alors, renonçant à toute antithèse trop simpliste, déployer la même intelligence des nuances que dans son exposé des finances, ou des milieux et circonstances, différents alors dans chacun de nos cantons actuels, des protestants romands.

Lausanne

Cécile-René Delhorbe

FRANCIS LEY, *Madame de Krüdener et son temps*, Paris, 1961, 646 p.

Trois étapes dans cette vie: celle de la chair, celle de l'épreuve de l'homme et celle de Dieu. Tandis que les biographes antérieurs de M^{me} de Krüdener se sont surtout attachés à l'étude de sa vie amoureuse et à celle de sa période mystique, M. Ley, grâce aux importantes archives familiales qu'il possède, consacre une part équitable de son livre à la jeunesse, à la vie mondaine et littéraire de celle qui représente le trait d'union entre le «siècle des lumières» et la «lumière de Vérité» du réveil religieux de la Restauration.

Personne attachante et pourtant presque toujours fuyante que M^{me} de Krüdener pour qui «il fallait toujours être ailleurs et autrement». Après une enfance sévère «marquée par les interdits de la société et de la religion»,